

John Whittney

Juliet. Il n'est pas un jour où je ne pense à elle, pas un jour où son sourire et son regard ne me reviennent à la mémoire. Juliet était ma fille, mon unique enfant, que j'élevais depuis la mort de sa mère en couches. Juliet était mon monde, mon univers, celle qui donnait un sens au jour et à la nuit, un sens au temps qui passe. Pour moi le monde s'est écroulé le 15 avril 1888. Je revenais d'une de ces pénibles journées de travail, une de ces journées où seule l'expectative de retrouver Juliet le soir me faisait oublier que j'étais entouré de cadavres. Je suis médecin dans un hôpital miteux, en plein cœur de Londres, dans les quartiers pauvres. Probablement l'un des meilleurs médecins de la capitale dans ce qui est probablement son pire hôpital.

Le délabrement des lieux, la vétusté de l'équipement, la misère des gens, l'odeur des cadavres, la cruauté des crimes... D'un seul de ses rires, Juliet parvenait à tout me faire oublier. Nous jouions au cheval, à cache-cache, à la toupie... Elle faisait preuve d'une curiosité insatiable et sans limite. Et quelle imagination ! Elle s'était reconstituée une famille complète avec ses poupées et jouait des heures avec elles. Je réalise maintenant qu'elle devait jouer la vie que nous ne pouvions avoir, dans une famille mutilée. Mon travail m'oblige parfois à la laisser seule à la maison. Je n'aurais pas dû ce soir-là. C'est ma faute. Juliet a été assassinée chez nous. Je l'ai découverte dans sa chambre. Son corps était encore tiède : la mort devait remonter à environ une heure. On l'avait étranglée. Au vu de la distance entre la marque du pouce et celle de l'index, l'agresseur est probablement un homme. Il lui a fallu une seule main pour écraser la trachée de Juliet tandis qu'il la maintenait de l'autre main.

Qu'est-ce que je raconte ? Je suis en train de faire les premières constatations de décès comme si Juliet était une de mes patientes ! Je me déteste ! Je déteste cette déformation professionnelle qui m'a amené sans le vouloir à analyser le corps de Juliet. Je pleure. Je pleure et je déteste cette ville qui vient de me voler mon enfant... Juliet. Ma petite Juliet. Les femmes de ma vie connaissent des destins tragiques.

C'est Charles Hopkins qui s'est chargé de l'enquête. D'après lui, Juliet avait dû surprendre un voleur qui l'avait alors étranglée pour la faire taire. Les traces d'effraction de notre maison venaient étayer cette hypothèse. Mais je connais Hopkins, et je crois que même lui n'est pas convaincu par cette version...

Le lendemain, je me suis rendu à la morgue où se trouvait le corps de ma fille. Je suis resté à ses côtés toute la journée. Mon esprit était clair, j'étais serein. Le soir, j'avais pris la décision qui allait faire que tout serait comme avant : j'allais ressusciter Juliet ! C'était parfaitement faisable : en début de semaine j'étais tombé sur un article à mon cabinet. Il relatait les expériences d'un médecin danois. Grâce à différents agents chimiques et à des stimulations électriques, il avait réussi à ramener à la vie des rats.



Certes, les animaux étaient morts quelques heures plus tard, certes, leur agressivité semblait avoir fortement augmenté... Cependant, c'était un début. J'étais certain de pouvoir y arriver, j'étais et je suis toujours le meilleur médecin de cette satanée ville. Et puis, comme tout médecin qui se respecte à Londres, je suis polyvalent : chercheur, chirurgien, médecin légiste. Je touche à beaucoup de domaines. Et justement, mes recherches d'alors portaient sur les stimulations électriques cardiaques. Mon amour pour Juliet et mon désir de la ressusciter seraient pour moi le meilleur des stimulants.

Deux jours plus tard, j'ai été chercher Juliet à la morgue. J'ai emprunté le chariot de la morgue pour qu'elle ne puisse se réchauffer pendant le transport jusqu'à chez nous. J'ai glissé son corps dans la chambre froide que j'avais aménagée dans la cave. Son enveloppe charnelle resterait donc parfaitement intacte jusqu'à ce que je réussisse.

Juliet est morte en avril 1888, et cela fait plus de six mois que je travaille avec acharnement sur le sujet. J'ai dû voler quelques cadavres pour mes expériences. J'ai même dû aller jusqu'à achever un patient en fin de vie pour mieux le ressusciter. Mais je ne suis pas encore tout à fait au point. J'ai bien réussi à ressusciter un docker mort lors d'une rixe entre alcooliques. Il s'appelait Francis Calloway. Mais lorsqu'il est revenu à la vie, il était terriblement agressif. Dès son réveil, il a sauté sur moi et a tenté de m'agripper. J'ai réussi à m'extirper, mais lui a réussi à s'enfuir dans les rues de Londres. Je n'ai même pas essayé de le rattraper. À quoi bon ? Mais je ne désespère pas : je suis prêt du but, je le sens... Reste à contrôler ce problème d'agressivité ; certainement un détail au niveau de l'irrigation du cerveau...

Chaque soir je reprends mes recherches. Je dévalise la pharmacie de l'hôpital et ramène à la maison tout ce qui peut me servir. Ce soir j'ai pris des flacons d'un nouveau narcotique. Ils me serviront à endormir les pulsions agressives des prochaines résurrections que j'effectuerai. J'ai aussi pris des doses d'un autre produit utile pour annuler l'effet sédatif du narcotique. Il me faut réussir à atteindre l'état naturel des sujets pour savoir si j'ai réussi ou non, et surtout obtenir des résultats reproductibles avant de faire revenir Juliet à la vie. C'est la clef de ma réussite.

Parallèlement, j'occupe toujours mes fonctions officielles de médecin. C'est dans ce cadre, en tant que médecin légiste, que j'ai eu l'occasion de pratiquer l'autopsie d'une des victimes du fameux Jack l'Éventreur, puisque c'est désormais ainsi qu'il se fait appeler. Oh, je n'ai pas appris grand-chose. Tout au plus que l'arme utilisée pourrait être un couteau d'un des employés aux abattoirs voisins, ou une lame de dissection bien aiguisée. Et c'est également dans le cadre de ma fonction de médecin légiste que ce soir j'ai été appelé à accompagner Charles Hopkins dans la demeure de Lord Carnevon. Depuis qu'il travaille sur l'affaire de l'Éventreur, Hopkins a changé. Il me paraît plus soucieux, plus sombre. Je m'inquiète pour lui. Coïncidence notable : depuis quelques mois je suis également le médecin familial de Henri, le majordome de Carnevon. La première chose que je ferai en arrivant sera d'examiner le cadavre de Lord Carnevon.

Ce que je dis de...

Charles Hopkins

« Un excellent policier. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de travailler avec lui. Il fait partie de l'équipe chargée de mettre la main sur le tueur de Whitechapel... Ce Jack l'Éventreur... »

Henri

« Le majordome français le Lord Carnevon. Je suis son médecin traitant. »

Mes phrases typiques...

« J'ai eu l'occasion de faire l'autopsie du cadavre d'Annie Chapman, une des victimes de l'Éventreur. C'était au début du mois dernier. Les coups portés étaient vraiment précis. »

« Chirurgien, chercheur, médecin légiste... Oui, tout cela à la fois... »

Mes objectifs...

Démasquer l'assassin de Lord Carnevon rapidement afin de retourner chez moi travailler pour Juliet.

Comment je me comporte au quotidien?

Je suis dépressif

Depuis la disparition de Juliet, rien n'a de sens. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Mon travail à l'hôpital est devenu une routine que j'effectue sans aucune conviction. Ma vie est devenue perpétuellement morose et triste. La perte de Juliet m'a mis en deuil jusqu'à la fin de mes jours. Quand on me parle de Juliet, je sens monter les larmes, et je ne fais rien pour les arrêter.

Je suis obsédé

Je n'ai qu'une seule idée en tête, une seule passion, une dernière motivation qui fait que je m'accroche encore à cette chienne de vie, c'est la possibilité de faire revenir Juliet à la vie. Je m'y attelle corps et âme, nuit et jour, je m'épuise à la tâche et j'utiliserai jusqu'à la dernière parcelle de mon énergie pour mener ce projet à bien. Mes sens fatigués sont immédiatement réveillés par toute information susceptible de m'aider. J'ai le teint pâle, les yeux cernés, et je deviens fébrile lorsque je pense avoir trouvé une piste.

Je suis morphinomane

Mes expériences sur les travaux de résurrection prennent tout mon temps et toute mon énergie. Je suis à bout, et depuis quelques mois, j'ai dû trouver un palliatif pour pouvoir poursuivre mes travaux. La morphine m'aide bien. Je n'ai pas spécialement de problème d'approvisionnement, je m'en procure facilement à l'hôpital et j'ai toujours sur moi quelques doses et une seringue. Oui, je suis dépendant et parfois je ne peux masquer les signes de manque : irritabilité, mains tremblantes... Ce soir, il me faudra trouver un endroit calme et isolé pendant cinq minutes pour m'administrer une dose.

Ce que je sais faire...

Fouiller une pièce

Cette action me coûte un point action (1 PA). Je vais voir un organisateur, et je lui dis que je veux fouiller telle ou telle pièce. L'organisateur me remettra ce que j'aurai pu trouver.

Pratiquer une autopsie

Cette action me coûte un point action (1 PA). Je vais voir un organisateur, et je lui dis que je souhaite pratiquer une autopsie. L'organisateur me remettra mes conclusions.

Droguer

Cette action me coûte deux points action (2 PA). J'ai sur moi plusieurs sachets d'un dérivé de morphine, fortement dosés, ainsi qu'un antidote. Je peux verser une dose de drogue dans le verre de quelqu'un. Je préviens l'organisateur et lui désigne la cible. Au bout d'une heure, la personne ressentira un manque et devra payer un point action par demi-heure tant qu'elle ne pourra pas s'en procurer. À moi de décider si je veux lui en procurer d'autres, ou lui donner une dose d'antidote (et me faire payer en échange...). Je dispose de trois doses et trois antidotes.

Reconnaître un médicament ou un poison

Cette action est gratuite pour moi. Médicaments et poisons sont mon quotidien.

Juste avant la soirée...

J'étais chez moi, à la cave, en train de travailler sur Juliet. À 18 heures 45, un bobby de Scotland Yard est venu me chercher, m'indiquant que l'on m'attendait chez Lord Carnevon, dans le quartier de Tower Bridge, non loin de chez moi. L'ancien juge de la cour coloniale de Calcutta venait d'être assassiné chez lui. Je devais rejoindre l'officier Hopkins sur place afin de l'assister sur l'enquête, en relevant les premiers éléments sur le décès du vieux lord. Si besoin, je pratiquerai une autopsie complète dès que le cadavre aura été amené à la morgue.

Je connais déjà Hopkins. Il a travaillé sur la mort de Juliet. Quand il a dû arrêter son enquête, il est venu me voir. Il avait l'air très abattu. C'est aussi Hopkins qui m'a accompagné à la morgue en juin de cette année, pour autopsier le cadavre de Martha Tabram, l'une des victimes de Jack l'Éventreur. Dans mon rapport, j'ai indiqué que la victime avait été frappée de 18 coups de couteau à l'abdomen, et avait subi une ablation du nez, le tout probablement par une lame bien aiguisée, et de grande taille. Peut-être un couteau des abattoirs voisins ou une lame de dissection comme l'avaient indiqué mes prédécesseurs, mais je pencherais plutôt pour une lame courbe et de grande taille, d'après les entailles constatées.

Je suis arrivé chez Carnevon à 19 heures, en même temps que Hopkins. Nous avons été accueillis par Henri, le majordome, l'un de mes patients habituels. Il nous a expliqué que six personnes étaient présentes, conviées ce soir par Lord Carnevon à dîner. Se tenaient devant nous dans la pièce, tout d'abord, un officier de la Couronne, qui a apparemment servi aux Indes, d'après ses insignes. Son nom, Clayton, ne m'est pas inconnu. J'ai entendu parler de lui par mes collègues de l'hôpital, je ne sais plus à quel propos. À côté de lui, une jeune hindoue semblait assez proche de l'officier. Se trouvait également dans la pièce une jeune femme habillée de façon élégante et originale à la fois. J'ai également remarqué un homme en costume classique qui portait un carnet de notes.

J'ai aussi reconnu le Prince Albert-Victor en personne, petit-fils de la Reine Victoria, et fils unique du Prince Albert-Edward, et par là-même futur roi d'Angleterre. Il sera, jusqu'à ce qu'il prenne une épouse, le dernier descendant de la famille royale, puisque sa mère n'a depuis sa naissance plus jamais pu mener de grossesse. Par mes collègues de l'hôpital, j'ai entendu parler d'une fausse couche avec complication qu'aurait subi sa mère il y a 15 ans de cela. C'est la version officielle, mais mes collègues de Buckingham savent que la reine a subi un « accouchement forcé », à coup

d'aiguille à tricoter... Très dangereux... Et inacceptable si la Reine venait à l'apprendre... Ensuite, j'ai aperçu une jolie jeune femme, apparemment aveugle. L'officier Hopkins leur a indiqué à tous qu'il était ici pour résoudre cette affaire et que personne n'était autorisé à quitter les lieux jusqu'à nouvel ordre. La soirée commence...

Ce que vous devez apporter...

Votre costume

Vous êtes en deuil, le noir doit dominer dans votre tenue. Ayez l'air morbide, genre croque-mort. Si possible, parfumez-vous au formol, ou au moins au camphre.

Du maquillage pour vous pâlir la peau et vous dessiner des cernes.

Une mallette avec des instruments de médecin-légiste.

Des sachets de sucre glace pour symboliser les doses de drogue (une pour vous, et trois différentes pour autrui éventuellement).

Une seringue (qui restera dans vos poches).

Trois flacons remplis d'un liquide qui représenteront les trois doses de votre antidote.

